

“Le cri”, Amélie Bled, 68 ans

En ce début de novembre, j'avais quitté ma ville d'adoption : Lisses, pour me réfugier provisoirement à Saint-Martin-en-Puisaye, village bourguignon de mon enfance. C'est au cours de ce séjour qu'il m'est arrivé une bien curieuse aventure.

Pour gagner ma Puisaye Nivernaise au volant de ma vieille Clio, le trajet m'avait paru bref tant mes pensées vagabondaient. Elles convergeaient toutes vers Marc, mon compagnon, ce grand gaillard au regard vif et pétillant. Son enthousiasme inébranlable m'avait séduite dès notre rencontre, et c'est avec ferveur et empressement que nous projetâmes de vivre ensemble. Sa frénésie de chaque instant était communicative et nous vécûmes les premières années de notre relation dans une gaieté, un optimisme perpétuels.

Puis, ce fut au mois de février 2019 qu'un nuage noir s'imposa dans le ciel. On lui donna ce nom étrange de Covid 19. Devenant de plus en plus inquiétant, des mesures furent prises pour le combattre : gestes barrières, masques, différentes formes de confinement et le télétravail qui nous concerna Marc et moi.

La crise sanitaire tournait au drame et je suivais attentivement l'évolution de cette pandémie. J'attachais de l'importance aux chiffres : nombre de décès, de nouveaux cas, taux d'incidence, tension hospitalière et bien d'autres informations.

Le comportement de Marc était différent du mien. Rien ne perturbait sa joie de vivre, le drame qui envahissait notre planète ne semblait guère l'atteindre. Il me semblait y déceler une forme d'insouciance infantile voisine d'une indifférence chez l'homme que jusqu'alors j'admirais. Son optimisme restait inébranlable et cela me crispait de plus en plus. Le télétravail imposant une proximité quotidienne, mes doutes s'amplifiaient. Peu à peu, un obstacle s'édifiait perturbant l'équilibre de notre couple. Ne sachant s'il s'agissait là d'un éclair de lucidité ou d'une éclipse de mes illusions, je pris la décision de m'isoler momentanément dans la petite maison héritée de ma grand-mère, demeure refuge, remplie de souvenirs heureux. Là, je pourrai faire le point, réfléchir et surtout être pour un temps loin de Marc.

Je rassemblai donc mes affaires, bouclai mes valises sans entrain avec une sorte d'amertume.

J'arrivai donc à Saint-Martin en soirée. Je contournai, à l'entrée du village, le champ de foire qui me parut étrange dans la pénombre mais tellement majestueux. Il était bordé de chaque côté d'une double rangée de gigantesques platanes centenaires. Le lundi matin, le marché donnait vie

à ce lieu où les étals des producteurs locaux rivalisaient de produits alléchants de toutes sortes.

J'empruntai la ruelle des "panseux" qui ne comptait qu'une seule demeure, celle de Zélia. Enfant, je craignais la vieille Zélia à l'allure inquiétante, au regard perçant. Elle était issue de toute une dynastie de "panseux": ceux qui pansaient les plaies par des signes accompagnés de prières. Le don demeurait dans la famille. Il était transmis par un ancêtre, la plupart du temps oralement.

Depuis longtemps, la maison était inoccupée, à l'abandon. C'était une bâtisse imposante et atypique. En bordure du village, qu'elle dominait de sa tour carrée, elle semblait surveiller la bourgade, bien qu'isolée dans le cadre verdoyant de cette petite ruelle.

C'est avec précaution que j'ouvris la vieille porte de ma maison. La clé grinçait dans la serrure. Il était tard, les ruminations, les pensées qui avaient circulé dans mon cerveau au cours du voyage m'avaient épuisée. Je m'allongeai sous une tonne d'édredons et je m'abandonnai rapidement au sommeil.

Un rayon de soleil, filtrant entre les volets, vint m'annoncer, comme lorsque j'étais enfant, que le jour m'attendait. En ce lundi, les bruits familiers du marché, qui se tenait sur le champ de foire, parvenaient à mes oreilles. Alors : vite se lever ! Vite s'habiller ! Vite avaler un café noir ! Faire le tour de la maison pour aboutir sur le champ de foire au milieu du marché et retrouver mon vieil ami Pierrot derrière son étal de fromages locaux. Je pris place comme autrefois près de lui.

"Peu de clients en cette saison", me dit-il.

"C'est bien, alors tu as le temps de me donner quelques nouvelles du village."

Après quelques anecdotes, plutôt burlesques, Pierrot me dit : "Au fait, une petite dernière : la maison de Zélia est habitée les week-ends. Ce serait une de ses petites nièces. Elle a peut-être hérité des pouvoirs de ses ancêtres", me dit-il malicieusement avec un large sourire...

Je passai l'après-midi à redécouvrir ma demeure et ressentis combien elle m'apaisait. J'atteignis ainsi une sorte de zénitude entre ces murs familiers.

La soirée excluant tout écran, toute radio, je décidai donc de choisir une lecture parmi les nombreux ouvrages que grand-mère avait accumulés au grenier. Depuis la lucarne, j'observai longuement le paysage. Le soleil venait de décliner sur la campagne et la nuit répandait son voile sombre. Le ciel s'éclairait d'une multitude d'étoiles. Quand soudain perdue dans ce spectacle inouï, il me sembla qu'un embrasement de lumières touchait le sol de notre champ de foire. Je sortis de ma rêverie, tout était calme, paisible et le champ de foire dormait dans la pénombre. Pourtant, c'était étrange, ces faisceaux de lumières apparus un instant, je les avais vus, j'en étais certaine.

J'entamai donc ma soirée au coin du feu en feuilletant quelques livres descendus du grenier. J'aimais depuis toujours les contes, et les légendes de Puisaye. Si certaines sont peu connues comme celle de "la roche du dragon", d'autres demeurent célèbres : "la légende des neuf pas" m'avait toujours fascinée. C'était une légende mais une part de vérité la rendait impressionnante. Elle concernait le sort funeste d'une jeune veuve assassinée par un voisin, un soir, dans les bois de Treigny pour un différend, une histoire de terre.

"... On était au début de novembre..." comme ce soir, pensai-je.

"... L'obscurité était grande..." De la lucarne du grenier, le paysage m'était apparu bien sombre ce soir.

"... L'humble voyageuse se sentait isolée au milieu de cette nature invisible et glaciale..." ne suis-je pas un peu seule ce soir.

"... Quelque chose a remué dans les bois..." je me surpris à tendre l'oreille.

"... Le voisin est apparu, il ricane avec férocité et tient un fusil à la main..."

"... Il la suit proférant des cris de mort..."

"...Il épaule son fusil et tire à bout portant..."

La victime pousse des cris de douleur, fait neuf pas puis tombe dans les feuilles des taillis. Les traces de pas n'ont jamais disparu. Trois ou quatre siècles se sont passés depuis cette tragédie, mais les lieux en ont conservé le témoignage, dit la légende.

A peine avais-je reposé mon livre que des cris effroyables retentirent au loin. Ils semblaient provenir du champ de foire. Était-ce une nouvelle version de la tragique légende que je venais de lire ? Était-ce mon esprit qui, revivant ce drame, avait confondu réalité et imagination ? Ou bien tout autre chose...

Je ne savais comment réagir, depuis mon arrivée j'avais un sentiment étrange. Étais-je désorientée par la pandémie qui envahissait notre planète ou bien étais-je confrontée à une réalité bizarre, angoissante ? J'étais venue dans le but de tester les sentiments qui me liaient à Marc, je recherchais l'apaisement en faisant le point sur notre couple et je ne ressentais que des sources d'inquiétudes.

J'avais pour habitude de clarifier toute situation et de prendre rapidement des décisions, parfois trop promptement...

Enfiler un manteau, cœur palpitant... Prendre une lampe, tout en tremblant... Emporter un parapluie, comme armement... Descendre la ruelle, rapidement... Se cacher derrière un chêne, discrètement.

Alors ce fut un spectacle ahurissant, un évènement marquant, dont j'étais le seul témoin dans ce lieu isolé un peu en retrait du village.

Cinq silhouettes féminines, torches lumineuses à la main, toutes distantes de quelques mètres, poussaient des cris, tout en projetant le rayon lumineux de leur torche vers le ciel. Puis, curieusement, un épais silence remplit l'espace d'une lourdeur mystique mais apaisante. Puis sans aucune concertation, sans aucun signe, les cris reprirent rompant le

silence établi. Il s'agissait de cris collectifs qui semblaient provenir du fond des entrailles et qui finissaient par s'étouffer sous cette voûte créée par les arbres dont les feuilles devaient frémir d'étonnement. J'étais fascinée, un mystère planait dans l'air et m'enveloppait toute entière.

Soudain, le rayon lumineux d'une torche éclaira l'arbre derrière lequel j'étais dissimulée. Prise de panique, je remontai la ruelle des "panseux", n'ayant qu'un seul but : regagner au plus vite ma tanière. Là, calmement, j'essayai de clarifier mes idées qui pour l'instant se bouscullaient. La légende des neuf pas avait éveillé mon imagination...

Je grimpai jusqu'au grenier rechercher parmi les livres anciens le pendant de la scène que j'avais observée. Un vieux livre concernant les "empicasseurs" attira mon attention. On les appelait aussi les "jeteux de sort". Ainsi pour conjurer le mauvais sort, des malheureux poussaient des cris pour se délivrer du mal et atteindre la guérison. Mon esprit assimilait le vécu de ce soir à des pratiques ancestrales venues d'un monde où l'exercice d'une médecine de campagne était partiellement entre les mains de "charmeurs", de "rebouteux", de guérisseurs qui utilisaient des potions, des gestes ou des prières qui parfois même dérivèrent vers une sorte de sorcellerie. Naturellement, des médecins passaient par les chemins de Puisaye, mais leur passage était rare et il était plus aisé de faire appel à toutes sortes de guérisseurs dont quelques-uns pouvaient être des charlatans. J'étais fascinée par ce livre et je quittai le grenier tard dans la nuit. Je bus un café et curieusement, cela m'endormit.

Je me réveillai d'humeur légère, le coq avait chanté, la journée commençait bien et je songeai au poème : "les matins de Puisaye ont des douceurs exquis..." en prenant un copieux petit déjeuner. Il me semblait, la veille, avoir confondu imaginaire et réalité.

Pourtant non ! Je n'avais pas rêvé. Il me fallait clarifier tout cela ...Perdue dans mes pensées, je n'avais pas remarqué le petit papier glissé sous la porte d'entrée qui donnait directement dans la cuisine. Lorsque je l'aperçus, j'imaginai ramasser une publicité quelconque.

10 heures 30, c'est l'heure à laquelle je vous attends dans la maison de Zélia.

C'est alors que le bip d'un message laissé sur mon portable retint mon attention : Marc s'inquiétait...

Où en suis-je ? me demandai-je. Je récitai alors comme une litanie : "cris, champ de foire, covid, télétravail, Zélia, sorcellerie, gourou".

"Oh Marc ! Comme tu me manques, ton entrain perpétuel, j'en ai besoin."

10 heures 45, je n'ai pas le temps de lui répondre.

"Entrez, la porte est ouverte", me cria une voix vibrante. Je poussai cette vieille porte en bois et c'est directement dans un intérieur ultra moderne que je pénétrais. Un espace ouvert, arrangé avec goût, mettait à l'aise immédiatement. Le parquet se mit à craquer sous les pas d'une jeune

femme. D'une voix avenante, elle m'invita à m'asseoir sur le canapé qui occupait une place démesurée. Elle s'installa face à moi et c'est un visage, dévoré par de magnifiques yeux d'un bleu azurite, qui me scrutait avec un large sourire aux lèvres.

"Je vous ai reconnue, hier soir, épiait derrière un platane sur le champ de foire. Le matin, vous aviez osé emprunter ma ruelle pour atteindre le marché. Vous savez que peu de villageois s'y risquent. Elle a mauvaise réputation." Sa voix devint plus enjouée, avec une sorte d'ironie. "Sans doute êtes-vous un peu téméraire." Elle poursuivit : "de ma tour, je peux observer le village et j'ai constaté que seule la lucarne de votre grenier était allumée après minuit. Alors dites-moi, que faisiez-vous hier soir vers minuit ?" La question m'irrita, j'avais l'impression de subir un interrogatoire. Peut-être s'en rendit-elle compte car, sans attendre ma réponse : "Je vais préparer un café", dit-elle en se levant.

L'atmosphère aurait pu être pesante. Mais curieusement je ressentais un sentiment de paix, de sérénité entre ces murs.

C'est alors qu'observant la décoration de cette pièce, je remarquai derrière moi une reproduction d'un célèbre tableau qu'Edvard Munch avait réalisé en 1893 : "Le Cri". On y voit un homme au premier plan, il présente un visage épouvanté, déformé et la bouche grande ouverte. On peut l'imaginer émettre un cri de détresse.

"C'est fascinant, n'est-ce pas ?" Je sursautai, derrière moi se trouvait mon hôte, une tasse à la main.

"L'interprétation d'un tableau est souvent personnelle", me dit-elle.

"Voyez-vous, pour moi, ce cri c'est l'acte par lequel l'homme se libère de ses terreurs."

"Venez vous asseoir, je vous dois une explication."

L'odeur du café remplissait maintenant la pièce. Elle reprit : "Les femmes que vous avez entrevues hier soir, ont toutes un point commun lié à l'épidémie de covid. Rassurez-vous, je ne vais pas vous détailler la vie de ces personnages, mais vous avez besoin d'en connaître un minimum."

Un bruit se fit entendre, on grattait à la porte, elle s'ouvrit toute seule et un splendide labrador couleur chocolat vint s'asseoir près de moi.

"C'est Atome, mon compagnon", dit-elle tout simplement.

Elle reprit : "La plus âgée, c'est Patricia, elle vient de prendre sa retraite, engagée dans l'humanitaire elle avait de nombreux projets. Tout, absolument tout ce qu'elle avait prévu est devenu irréalisable."

"Martine et Jocelyne sont jumelles et inséparables. Toutes les deux, aides-soignantes, motivées par leur métier, ont du mal à surmonter leurs difficultés professionnelles."

"Amandine se bat pour gérer le quotidien avec ses trois enfants, elle est à bout de force."

"Moi, je suis Sonia", dit-elle.

"En écho avec Zélia", pensai-je."

"Je travaille à l'hôpital Diderot à Paris. Je vis seule dans un petit studio

parisien. Je suis au cœur de la pandémie car j'exerce le métier d'anesthésiste. Vous pouvez imaginer mon stress, mes doutes et mes angoisses."

Alors le chien se mit à bailler en écho à mes pensées : "Intéressant, mais où veut-elle en venir ?"

Devinant mon questionnement, elle poursuivit :

"Je souhaite vous montrer notre point commun à toutes : nous sommes à bout, nous frôlons le burnout, nous sommes épuisées par la crise sanitaire."

"C'est Patricia qui est à l'origine de notre collectif, nous étions cinq hier soir, mais le groupe se développe et de nombreuses sessions sont prévues."

Je l'interrompis un peu agacée : "Quel est le rapport avec vos pratiques en pleine obscurité sur un champ de foire ?"

"Nous pratiquons ce que l'on appelle la ..."

Le suspens était entretenu, je m'attendais à entendre le nom d'une cérémonie un peu mystique dont il était question dans les vieux livres. Elle articula lentement : "C'est la **scream therapy**".

Je n'étais guère éclairée. Devant mon air pantois elle reprit : "C'est une méthode qui consiste à exorciser les douleurs psychologiques en les exprimant par une série de cris entrecoupés de silences."

Je bredouillai que je ne comprenais guère et que le mot exorciser me faisait peur. Elle me tendit un journal : "Vous lirez et comprendrez que nous nous sommes inspirées d'une vieille méthode islandaise qui consiste à réduire le stress en criant pour évacuer sa colère, ses lassitudes et ses frustrations. L'émotion refoulée s'exprime ainsi : on extériorise, on se libère par le cri. La méthode est utilisée actuellement aux USA. À Boston, des personnes se retrouvent sur un terrain de sport pour crier ensemble. La nuit, elles se postent à deux mètres de distance, inspirent, crient en expirant de toutes leurs forces une dizaine de fois suivie par des silences."

Je comprenais mieux, elle continua : "Nous, on utilise le champ de foire, on n'a pas peur de faire du bruit, de prendre de la place et puis on rejette avec le faisceau de lumière la pression loin du ciel, c'est simple voyez-vous."

"On ouvre les vannes en quelque sorte", répliquai-je.

"Oui et croyez-moi, cela fait du bien. Vous pourriez vous joindre à nous", me dit-elle. Elle ajouta aussitôt :

"Excusez-moi, peut-être n'avez-vous pas besoin de cette thérapie."

Cela ressemblait à une question. Nous bûmes notre café alors que je réfléchissais. Il me vint une réponse, je mis du temps avant de la formuler.

"J'ai une thérapie personnelle, je crois d'ailleurs que je peux l'exprimer par des mots grâce à vous qui m'avez permis de prendre du recul : c'est tout simplement la présence au quotidien d'un être positif et bienveillant."

En effet, bien qu'ayant quitté Marc depuis peu, il me manquait et j'avais besoin de son éternelle joie de vivre que j'avais confondue avec une sorte

d'indifférence. Avec le recul, je revoyais Marc dans des situations où sa bienveillance et son optimisme me séduisaient.

Sonia me parut ravie de cette confiance. Après une discussion fort agréable, elle me dit malicieusement : "Pour la verrue de votre main, appliquez donc la sève jaune qui sort des nervures de la chélidoine. Il y en a au coin de la ruelle en remontant."

"Allô, Marc, j'ai tellement de choses à te dire..."

Après lui avoir conté mon aventure et les diverses réflexions qu'elle avait suscitées, il me dit simplement :

"J'arrive..."